

Y. Fitamant



BRUIT DE BOTTES AUTOUR DE L'ENCLOS

Pleyben 2008

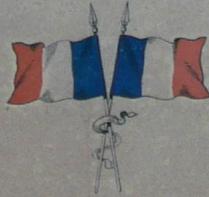
Yves Fitamant

Bruit de bottes

Autour de l'Enclos

Pleyben 2008

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



ORDRE DE MOBILISATION

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures, harnais et véhicules automobiles nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le le 2 septembre 1939

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du **FASCICULE DE MOBILISATION**.

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant à l'**ARMÉE DE TERRE** y compris les **TROUPES COLONIALES** et les hommes des **SERVICES AUXILIAIRES**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre,



L'appel sous les drapeaux du 2 septembre 1939

Juin 40. Hitler, le dictateur, lance ses divisions de chars et de panzers à la conquête de l'Europe. Rien ne les arrête. Elles détruisent tout sur leur passage, en Belgique, en Hollande et bientôt au Nord- Est de la France. La ligne Maginot, neutralisée en 1939, lors du précédent conflit, fait cruellement défaut pour contenir l'avance ennemie qui évolue sur une voie royale. Et en l'absence de préparation de l'armée, qui ne s'est pas relevée, après l'armistice, et d'une sous évaluation des capacités ennemies, la France essuyait, de plein fouet, une cinglante défaite, qui hélas allait entraîner le pays dans une période cauchemardesque, la plus noire de son histoire. Repliée autour de Soissons, Compiègne, et sur une ligne de défense allant de la Meuse à la Somme, l'armée Française est très vite submergée par un ennemi supérieur dans tous les domaines, que ce soit en hommes et en puissance de feu. Elle n'a d'autre solution que de déposer les armes. C'est ainsi que par dizaines de milliers, nos vaillants soldats sont capturés par l'ennemi. De longues colonnes de prisonniers, épuisés, hagards, détruits moralement, convergent vers l'Allemagne où ils seront affectés dans les Stalags de Poméranie, de Westphalie, de Rhénanie et sur le territoire de la Pologne où les sites d'internements sont réputés austères, dans lesquels règne une discipline de fer. Au fur et à mesure des arrivées, par trains complets, nos compatriotes sont répartis dans les usines, les exploitations agricoles, où ils vont remplacer tous ceux qui ont envahi leur pays, et assurer le bon fonctionnement de l'outil de production, plus particulièrement les usines d'armement. Un travail sous la contrainte, dans des conditions physiques des plus pénibles, en raison d'un régime de sous alimentation. Les acteurs de cet épisode tragique de notre histoire sont nos parents ou grands' parents. Beaucoup d'entr'eux y ont perdu leur jeunesse, vécu



Ils arrivent

le désespoir, le découragement, dans l'attente d'un hypothétique retour auprès des leurs. Contre leur gré, ils avaient quitté une épouse, un fils, un frère, un père, une mère. Leur vie familiale se trouvait anéantie, à cause d'un irresponsable en quête d'un pouvoir diabolique. Pourtant, durant ces longues années de captivité, ils se sont fait une raison, en apprenant que des milliers de leurs compatriotes mourraient journellement dans les sinistres camps d'exterminations, après avoir enduré les pires exactions et sévices de la part de leurs tortionnaires nazis. Notre commune de Pleyben n'a pas été épargnée car un nombre important de ses enfants a vécu les années noires de la captivité. Fort heureusement, ils ont, sauf quelques exceptions, retrouvé leurs foyers en 1945, après leur libération par les troupes alliées, Américaines ou Russes. Ceux qui avaient été libérés par ces derniers retrouvèrent leurs foyers bien plus tard car ils durent transiter par le port Russe d'Odessa. Quant aux envahisseurs, ils étaient loin d'imaginer qu'ils ne reverraient jamais leur pays, que l'armée du 3eme Reich, considérée comme invulnérable, serait, à son tour, anéantie, avec la participation active de résistants Français, portant bien haut, le drapeau tricolore. Mais que l'attente fût longue et la domination étrangère pesante. L'occupation nazie ne se relâche pas et bientôt la Bretagne, notre si chère région, est à son tour occupée. Les villes, bourgs, villages, sont investis. Les uniformes verts de grisés sont partout. Il ne reste plus d'espace encore libre. Le littoral Atlantique avec ses ports de guerre est atteint. Fort heureusement la flotte s'en est allée, vers des horizons moins incertains. Pour les populations, c'est la plus grande inquiétude, l'incertitude face à un avenir complètement bouché. Partout, les mêmes interrogations pour les femmes et les familles privées de soutien : « que deviendront nos enfants, comment allons nous vivre, où sont nos maris, nos pères, sont-ils vivants ? » Que la guerre est cruelle et triste avec son lot d'incertitudes, de drames, de désespoirs

Des prisonniers

De nombreux Pleybennois furent transférés dans les camps d'internement, Outre Rhin. Voici la liste de ceux qui, hélas, s'en sont allés, poussés par l'ennemi, battus parfois, à coups de crosse dans le dos, comme du bétail que l'on mène à l'abattoir.



A leur retour, les anciens prisonniers avaient participé à un banquet, au Gai Logis

Jean Auttret, Crapariel- Jean Auffret, Kéraprat- Jean François Bianeïs, vicaire- Yves Boulouard, Leslarc'h- Pierre Le Borgne, Garzolic- Vincent et Jean Louis Bernard, Pont Kéryau- Germain Le Baut et Pierre Le Baut, Petite Place- Jean François et Jean Paul Le Baut, Garsabic- Michel Bras, Bourg- Corentin Le Borgne, Tynévez-Mennont- Louis Bouer, Gare- Jean François Bourven, Kerhanil- Pierre Buzaré, Kerlesquin- Henri Buzaré, Pont Men- François Louis Le Borgne, Crapariel- Isidore Bronnec, Keraudierne- Jean Le Borgne, Mougoulou- François Le Bon, Kroas ar Poulou- Jean Brenner Pennavern- Jean Louis Bras, Larridec- René Brenner, Kerguënaouet- Léopold Charpiat, Kerhonan- René Cozien Kerguillay- Henri Coignard, Lanvézennec- Grégoire Creignou, Le Grannec- Pierre Cariou, Linlouet- Yves Lallouet, Penfeunteun- Jean Cavellat, Penfeunteun- Jean Louis Cozien, Garsmaria- Jean Corre- Hervé Le Cam, Bourg- Hervé et Guillaume Cevaer , Kroas Tiben- Jean Courtay, Troléo- François Cariou, Gwélivy- Jean Cozien, Kéraprat- Jean Cozien, Landréouan- Jean Cornec, Penguilly- Jean et Nicolas Daniélou, Tiplankennec- Yves Dréau, Pont Kéryau- Germain Derrien, Bourg- Jean et Mathias Diraison, Bourg- Pierre Le Doeuff, Bourg- Philippe Dréau, Garsar'hom- Marc Dibit, Bourg- Michel Douguet, Kerouel- Pierre et

Yves Fitamant, Kroas ar Gorreg- Frabolot Mathieu, Kérasquer- Laurent Fléjou, Trézéguidy- Noël Le Floch, Gwénili- Pierre Le Foll, Le Ferzou- Jean Le Floch, Lanvézéennec- Charles Floch'lay, Kerfuns Vian- Jean Faillard, Bourg- Guillaume Floch, Guellan- Jean Grannec, Rue de la Gare- François Glévarec, Délliec- Jean Le Goff, Ti Rhu- Mathieu Gallou, Kerguénaouet- Pierre Guédès, Lisguen- Jean Glévarec, Penguilly- Jacques Gourvest, Ty C'hrall- Jean Le Gall, Bourg- Jean Le Goff, Ty Névez Kergogant- Jean Michel Glévarec, Sao Glanvez- Guillaume Guillou, Kérafaouis- François Grannec, Trémélézec- Jean Gaouyat, Toulharont- Alain Gallou, Kerhanil- Pierre Guillou, Garsabic- François Guillermou, Trézéguidy- Henri Huguen, Trézéguidy- Jean Paul Hervé, Keravidan- René Hémerly, Bourg- Guillaume Halléguen, Bourg- Germain Halléguen, Kériveren- Guillaume Jamet, Trobarec- François Jaouen, Mennont-



Cérémonie dans un cimetière de Stalag

Pierre Jaouen, Mennont- Pierre Kerhoas, Kérioret- Yves Kerhoas, Kéravone- Yves Kergoat, Restavidan- Yves Kerhoas, Pennayeun- Jean Louarn, Gazélien- Guillaume Louarn, Kerbabu- Pierre Louarn, Rue Neuve- Jean Lidouren, Kermerrien- Jean Louarn, Pennavern- Philippe L'Haridon, Rue de Carhaix- Jean Lautrou, Ty Sale- Henri Lidouren, Kerbabu- Pierre Léon, Rozalguen- Pierre Leclet- Yves Mathurin, Mennont- Yves Mahé, Lamervel- Paul Le Moal, rue du Cimetière- Yves Le Moal, Kerviadec- Sébastien Morvan, Ty Sale- Jean Mazéas, Tynévez ar Créac'h- Yves Manis, Leineus- Jean Mathurin, Kérantamant- Jean Martin, Ster Glanvez- Michel Mazé, Garzolic- Emile Martin, Mennont- Germain Le Meur, St D'Algon- Pierre Quillivéré, Grand'Place- François Raoul, Rue de Garsmaria- Yves Rannou, Le Crann- François Rannou, Rue de Carhaix- Pierre Rannou, Pennaud- Henri Le Roux, Linlouet- Corentin Rolland, Pont Coblant- Joseph Salaun, Lézalain- Alain Stéphan, rue de Garsmaria- Louis Saliou, Pennahoat- Jean Paul Suignard, Goellan- Laurent Sévère, Kérouron- Louis Sibiril, Grand'Place- François Toutous, Rue de Garsmaria- Yves Urvoas, Pennec'h- François

Velly, Rue de Quimper- Pierre Paugam, Cosquerven- Louis Caro, Ménéac- Pierre Mazé, Quinquis- Jean Donnou, Rue du Cimetière-Guy Sibiril, Grand'Place- François Nédélec, Garzalec- Jean Le Moal, Rubuscuf- Jean Nédélec, Quilliégou- Charles Le Nir, Kerlesquin- François Nicolas, rue de la Gare- Paul Omnès, Leinneus- François Pichon, Kerven- Noël Le Page, Rosquérec- Maurice Orvoën, vicaire- Yves Le Page, Kerforc'h – Vian- Pierre Jean Le Page, rue de l'Église- Jean Perrot, Kroas ar Gorreg- Noël Piriou – Yves et Philippe Le Page, Garsac'hrom- Jean Porhiel, Croissant la Garenne- Jean Paugam, Cosquerven- Pierre Quintin, Moulin La Boexière- Gabriel , René, Guillaume et Sébastien Quintin, Kervez- Eugène Quénet, Route de Châteauneuf- Yves Quintin, Kerflous- Yves Quintin, Goasven- Pierre Cozien, Bourg- Noël Piriou, Kériliou- René Lidouren , Kéroussic- Jean Glévarec, Trémorgat- Noël Tersiguel, Stanganabat- Yves Paugam, Route de Châteauneuf- Jean Louis Bernard, la Garenne- Jean Louis Le Bihan, Runandol- Jean Boulouard, Coat Bras- Mathias Coignard, Pennavern-Tréséguidy-



Six Pleybennois y étaient :P. Buzaré- J. Corre- Y. Fitamant- C. Floch'lay- Y. Urvoas-G . Sibiril.

Jean Diraison, Rue de Quimper- Louis Le Gall, Rue de Quimper- Jean Louis Kerhoas, Moulin du Chantre- Joseph Prat, Stergolen- Alain Rannou, Gare- Yves Bourhis, Kériveren- Pierre Cozien, Bourg- Jean Jäin, Bourg-René Le Goff, Balanec- Yves Nay, Kerfunns- Olivier Bras, Crapariel- Jean Kéruzoré, Penaméné-Bescond- Henri Calféter, Quilliégou- Germain Cochénnec, Bourg- Yves Le Lay, Kéragliz- Maurice Halléguen, Scraparyar- Jean Quéré, Créachquellie- Jean Le Floch, Kéragliz-Jean Théotec, Kernivinen- Henri Rolland, Kérioret-François Louis Cozien, Lanvézennec- Pierre Le Bris, Gwénili- Marcel Charlès, Pont Kéryau- Yves Crenn, la Garenne-Yves Lherrant, Quilliégou- Joseph Rivoal, Grannec- Louis Pichon, Kerven- Nicolas Beauguion, Moulin

de Kergoz- Jean Mével, Kermerrien- Alain Cornic, Quilliégou-François Courtay, Ti ar Mur-Joseph Pouliquen, Rue de Quimper- Louis Guéguen, Pont Men- René Morvanou, Quilliégou- Alain Guédès , Kerverdos - Jean Guern, Bourg- Yves Kerhoas, Ti Rochard- Jean et Yves Morio, La Madeleine- Guillaume Créteau, La Garenne-Henri Rannou, Gwenaléguen-Yves Teurnier, Hent Coz etc... Il convient de noter qu'un certain nombre de Pleybennois appartenant à la dernière classe à être mobilisée, n'eurent pas à se rendre au front. Ils avaient reçu leur paquetage mais furent démobilisés, sans avoir quitté leur domicile. Ils bénéficièrent, néanmoins, du statut d'ancien combattant. D'autres furent affectés à la poudrerie de Pont de Buis, juste à la déclaration de guerre. Ils avaient quitté leur poste avant l'arrivée des Allemands pour ne pas travailler pour l'ennemi. Ils furent reconnus anciens combattants, au titre de travailleurs de l'état en période de conflit. Quelques Pleybennois furent capturés sur place. C'est le cas de Jean Marie Larh'ant. Enfermé à la prison St Charles, à Quimper, il s'était évadé, juste avant son transfert vers l'Allemagne. Enfin, les combattants démobilisés lors de l'armistice de 1939 avaient regagné leurs foyers et ne furent pas rappelés. On retrouve leurs noms sur la liste des adhérents à la section locale de l'Union Bretonne des combattants de la commune.



Accroupis : Laouic Jamet et Yves Kerhoas

Dissimuler les camions

A Pleyben, quelques habitants ont ressenti les prémices d'une proche invasion de leur ville et des jeunes irréductibles s'efforcent de devancer l'ennemi afin de préserver quelques biens. Pas question de baisser les bras. C'est ainsi que, fuyant devant l'avancée des troupes Allemandes, deux jeunes Pleybennois habités par l'insouciance de leur 20 ans et aussi d'une grande part de culot, ont décidé de soustraire à l'ennemi un véhicule Anglais. Pierre Pouliquen et Charlic Tromeur arrivent dans leur ville au volant d'un énorme camion. Ils engagent le véhicule dans un chemin creux à Kroas ar Gorrec, une voie à peine carrossable envahie par les landes et les ronces et couverte d'épaisse frondaison, ce qui la rend pratiquement invisible pour les avions de reconnaissance ennemis. Au niveau de la ferme du Birit, ils ont repéré un endroit favorable pour immobiliser l'engin, qui après un camouflage au moyen des branchages, ne sera pas découvert de si tôt. Pourtant, le passage dans le village n'était passé inaperçu et très vite un petit garçon s'en alla à sa recherche. Il savait fort bien que l'engin était caché quelque part et qu'il serait, peut être le premier à le découvrir. En fait, il ne connu guère de difficulté dans ses investigations : il n'eut qu'à suivre les traces laissées par les roues sur un sol assez friable. Elles le menèrent rapidement sur les lieux. Mais que faire face à ce mastodonte ? Pourquoi ne pas effectuer une inspection des lieux ? Avec prudence, cependant, au cas où une sentinelle aurait été laissée sur place. Rien de tout cela, Si bien que l'inspection pouvait commencer, d'un pas feutré. En fait, le garçonnet venait de découvrir une véritable caverne d'Ali Baba avec une grande quantité de chocolat, de café, de conserves, de couvertures, de vêtements, bref, assez de produits pour faire face à la pénurie alimentaire naissante. Naturellement, il emporta tout ce que ses poches et ses forces le permettaient. Et c'est avec fierté, l'esprit conquérant que le même arriva auprès de sa mère près de laquelle il allait connaître une cinglante désillusion. Sévèrement réprimandé pour avoir « volé » ces friandises, il se vit interdire toute autre opération. Pourtant d'autres personnes du secteur, des adultes cette fois, allaient effectuer de fréquentes expéditions nocturnes afin d'emporter tous les produits, si bien que le camion fût vidé de son contenu en quelques jours. Le garçonnet, privé de festin se faisait une raison : les Allemands n'en bénéficieraient pas. Les agriculteurs du coin, venus à la rescousse ne laissaient pas une miette à l'ennemi. Ils avaient tout emporté, les ridelles, bâche, arceaux, de même que les roues, plus tard utilisées pour la construction de charrettes hippomobiles. Ce n'est que plusieurs mois plus tard, au début de l'année 1941, que l'ennemi découvrait la carcasse rouillée, envahie par une abondante végétation. Cela entraîna un déploiement considérable de forces avec auto mitrailleuses, chenillettes, blindés et

un nombre important d'hommes, puissamment armés. Ceux ci montèrent la garde autour de l'épave, plusieurs jours durant. Peu à peu, la surveillance se fit moins pressante. L'épisode du camion Anglais prenait fin. Sans gloire pour l'occupant qui essuya, ainsi, un beau camouflet. Un autre véhicule, identique au précédent avait été dissimulé près de Kroas Nu. Il subit le même sort, désossé par des agriculteurs, heureux de récupérer roues et ridelles.

La commune envahie

En cette fin de juin 40, le petit garçon de l'histoire attendait les grandes vacances estivales, car il ne portait pas d'affection particulière à l'école. D'autant plus que ce jeudi matin se trouvait gâchée par la punition infligée la veille par un maître d'école tatillon qui déployait un zèle effréné pour détecter tout dialogue ou monologue en Breton, la langue apprise sur les genoux maternels. Ce jeudi là, il avait bénéficié de quelques pages d'écriture, en l'occurrence, copier deux cent fois la phrase : « je ne parlerai plus Breton. » Une forte peine, d'autant plus qu'il éprouvait une certaine difficulté à maîtriser le porte plume et sa sergent major, de l'époque. Il trouvait cette sanction démesurée d'autant plus que les jours précédents, lorsque le photographe était venu faire le portrait des écoliers, le maître avait glissé sous son bras gauche un livre dont la couverture portait comme titre « me a zesk a Brézonneg » (moi j'apprends le Breton). Bizarre tout de même. Installé à la table familiale, qui faisait office de bureau, l'enfant accomplissait sa peine, attentivement. Seul les pas de sa mère qui faisait le ménage dans sa chambre, juste au dessus, venaient troubler le calme matinal. Quand, soudain il perçut un sanglot. Il se précipitait dans l'escalier et là, plantée devant la fenêtre, elle pleurait à chaudes larmes :-« Pourquoi pleures-tu, maman » lui demanda-t-il, en lui prenant la main. ? -« Les soldats qui ont capturé ton père arrivent chez nous »dit-elle. Il en fût profondément affecté et dès cet instant se déclencha en sa petite personne, une haine profonde de cet ennemi qui osait narguer et dominer. De sa fenêtre, sa mère scrutait l'horizon, au-delà des marais de Kerviadec et de Trobarec. Elle apercevait les convois de l'avant-garde ennemie, passant sur la RN 787, de nos jours RN 164, devant les maisons de Ménez Meur. Puis, ce fût le gros de la troupe avec les engins blindés, une file interminable de camions, et quelques jours plus tard la cavalerie avec ses charrettes, réquisitionnées pour transporter les hommes. C'était les artilleurs de la Flak de la Luftwaffe, la 3^e batterie de la Flak légère 852, les premiers envahisseurs de notre cité.

L'ennemi s'installe

Comme tout le monde, le jeune garçon s'était précipité vers le bourg, afin de voir ces indésirables personnages qui arrivaient en la cité du calvaire, précédés d'une réputation diabolique. Tout autour de la grand'place, des curieux sur les trottoirs. Partout, des soldats qui s'affairent autour d'impressionnants matériels de guerre, impeccablement rangés sur la partie Est de la place, devant l'hôtel de ville où s'installera le quartier général, la Kommandantur, avec ses généraux galonnés portant bien haut de larges casquettes d'officiers, ses SS, ses agents de renseignements. Sur le terre plein de la place ce n'est qu'allers et venues de la troupe qui grouille comme une fourmilière. Tout autour de l'enclos, résonne le bruit de bottes, qui hélas va perdurer, des années durant. Nos compatriotes semblaient résignés. Mais que pouvaient-ils opposer à cette puissante armée ? Sinon la promesse de la rejeter, un jour, le moment venu. Chacun avait pu constater le sans gêne et le mépris de ces assaillants, avec ce groupe de soldats accoudés à la grille métallique du monument aux morts de la grande guerre, qui à l'époque, trônait toujours au centre de la grand' place. Riant et s'esclaffant, tels des hommes ivres, ils pointaient du doigt la stèle, comme s'ils voulaient narguer la mémoire de ceux, dont les noms sont gravés sur la plaque de schiste. Mais pour qui se prenaient-ils ces indésirables personnages ? De quel droit se permettaient-ils d'ironiser sur les noms de glorieux soldats qui avaient perdu la vie autour de Verdun où ils avaient, peut être, combattu et vaincu les proches de ceux qui venaient nous opprimer, nous abaisser au rang des moins que rien ? Il est vrai que lorsque l'on est vainqueur, tout est permis. Permis de voler, de piller, d'humilier, de tuer, de violer.



Le monument aux morts se trouvait au centre de la place

Cela fait partie du lot quotidien des populations opprimées. Ce qui amène à faire le triste constat : que la guerre est triste car elle s'ouvre sur toutes sortes d'exactions, de punitions et d'abus sur des personnes sans défense, forcément vulnérables. Mais sur ce monument, les soldats, qui se comportaient en provocateurs, n'avaient pu déchiffrer cette phrase écrite en Breton : « Ma c'horf, ma goad d'ar vro, ma ene da zoué » (mon corps, mon sang pour le pays, mon âme à Dieu). Un engagement, un serment prouvant que les Bretons ont la tête dure et qu'un jour ils appliqueraient cette devise guerrière pour refouler l'ennemi et libérer leur territoire, leur chère Bretagne, terre de liberté que l'on ne piétine pas impunément. En ce qui me concerne, et malgré mon jeune âge, je me souviens d'avoir senti souffler le vent de l'humiliation, monter la colère contre cet ennemi, et ressentir les frissons d'une poussée de fièvre patriotique. Un autre jeune, Jean Moulin avait mal vécu l'installation des nazis sous ses fenêtres, rue de Garsmaria de même que l'incident qui opposa son oncle Pierre Derrien à deux officiers Allemands. Héros de la guerre 14-18, titulaire de 8 décorations, dont une Anglaise, et de 11 citations, Pierre se reposait au soleil, assis sur une chaise, en bord de route, lorsque les officiers sont arrivés à ses cotés. Il a aussitôt dégrafé sa chemise, pour leur montrer les cicatrices ornant sa poitrine. Il a ensuite agressé les 2 officiers, les précipitant à terre. La bagarre fût aussi brève que violente, car Pierre fût bientôt atteint de trois projectiles tirés à bout portant. Alerté par les coups de feu, Yeun Joncour, proche voisin de la victime, s'est précipité pour dire aux Allemands, que leur agresseur était diminué mentalement (ce qui était inexact). Aussitôt les militaires, après avoir rectifié leurs uniformes, fripés dans la confrontation et récupéré leurs casquettes au milieu de la chaussée, se sont mis au garde à vous pour saluer le blessé. Ils firent appel à une ambulance pour le transporter à l'hôpital de Carhaix. Pierre, malgré les soins qui lui furent prodigués, y décédait le 27 Mars 1941 à l'âge de 53 ans, des suites de ses blessures, et devenait la première victime du nazisme sur le territoire communal.

L'Occupation

Tous les Pleybennois présents sur la place étaient conscients qu'ils auraient à subir la présence ennemie de longues années. Ils furent tous étonnés de l'aisance avec laquelle les nazis installaient leurs quartiers. Sans aucun doute possible, leur venue avait été planifiée, probablement par des patrouilles en civil, venues repérer les lieux et les sites susceptibles d'abriter la troupe et le matériel, dans des conditions acceptables pour une armée en campagne qui arrivait, pratiquement, en pays conquis. Probablement avec la complicité de traîtres à leur patrie.



Dans un bruit de bottes

D'ailleurs, les évolutions des officiers, documents en main, semblaient confirmer cette impression. Ils disposaient de plans de situation des principaux édifices de la ville, et d'ordres de réquisitions, datant de 1939. Naturellement, la mairie fût la première à être investie et devint la place forte de la présence nazie, avec la Kommandantur. Tous les services vitaux y étaient rassemblés de même que l'administration propre à l'annexion et au fonctionnement d'une ville, car les Pleybennois se retrouvaient sous tutelle. Toutes les opérations de la vie courante dépendaient de l'occupant.



De fréquents contrôles

Cependant, les services de la mairie disposaient d'une certaine autonomie pour le traitement des affaires purement locales, comme l'état civil, le rationnement alimentaire, les écoles. La salle des fêtes servaient de réfectoire et de salle de réunion ou de détente. En ce qui concerne l'hébergement, il y eut des réquisitions de chambres dans les hôtels et chez l'habitant, pour les gradés. La troupe fût logée dans le sous sol du patronage préalablement rempli de paille. Pour y accéder les Allemands empruntaient les fenêtres qui donnent sur la façade de l'immeuble, au niveau du sol. Près de deux cent soldats, soit la totalité de la garnison, y étaient logés.

L'importance de l'effectif était justifiée par la situation stratégique de la ville située au carrefour de deux routes nationales : la RN 787 Camaret- Rennes et la RN 785 Penmarch- Paimpol. Pour l'occupant, le contrôle de ce noeud routier s'avérait indispensable à sa propre sécurité. L'installation du matériel se fit le plus simplement du monde du fait que les sites étaient déjà répertoriés. C'est ainsi que, route de Garsmaria, à la sortie du bourg, le champ de François Tromeur, négociant en bestiaux et exploitant d'une ferme, devenait la place forte pour entreposer les véhicules, chars, chenillettes et tous les engins à moteur. Un hangar construit sur toute la longueur du champ, en appentis contre le mur de clôture de l'école St Joseph, constituait un garage fonctionnel et un local idéal pour entreposer certaines munitions. L'installation était surveillée en permanence par deux sentinelles, et, coté rue, une tranchée en zig zag avait été creusée sur une centaine de mètres, tout au long du talus protecteur. Le parc hippomobile, autre élément important de l'armée Allemande, était quant à lui, installé sur une dépendance de la ferme du Vernic, appartenant à Noël Person, sur la parcelle appelée : Park a Pontic. Il y avait là une grande quantité de chevaux, la plupart réquisitionnés, ainsi que de nombreuses charrettes utilisées pour transporter la troupe et les vivres. Il y en avait, également, dans la cour et le préau de l'école St Joseph.



Pièce d'artillerie sur la place, et Allemands près du monument aux morts

Quant aux bicyclettes, l'outil idéal pour réaliser la liaison entre les différents sites, elles étaient garées dans le préau de l'école maternelle St Joseph, dont les deux bâtiments constituaient un lieu de vie, en centre ville, non loin du poste de commandement de la mairie. Un autre champ avait été réquisitionné à l'intention des officiers qui venaient y entraîner leurs chevaux, hébergés dans le préau de l'école St

Germain, toute proche. Cette parcelle située entre la rue de la poste et la rue de Croix ar Poullou était une dépendance de la ferme exploitée par Jean Paul Pélicart. On y accédait par le carrefour de la rue de Garsmaria et de la poste, qui n'existait pas, à l'époque. Les écoles publiques furent réquisitionnées en juillet 1943. La venue des véhicules hippomobiles n'était pas passée inaperçue des agriculteurs, fascinés par la modernité des charrettes de grande capacité et plus particulièrement par les roues montées sur pneus et surtout la présence d'un train avant articulé, relié à un brancard unique sur lequel s'attelaient deux chevaux. Nos compatriotes étaient unanimes à reconnaître que les vieilles charrettes Bretonnes à roues en bois, cerclées de fer, avec deux brancards parallèles ne pouvaient rivaliser avec les véhicules modernes Allemands.

Lors de la réquisition de matériel, les véhicules alignés sur la place donnaient une idée précise du retard accumulé en matière de transports. La leçon fût retenue puisque dès la fin des hostilités, les agriculteurs abandonnèrent ces charrettes archaïques au profit d'un matériel monté sur pneumatiques. En cette circonstance, les envahisseurs avaient apporté quelque chose de positif à l'agriculture Bretonne.

Une population dans la guerre

Si les Allemands s'étaient incrustés de force dans le paysage Pleybennois, les différentes couches de la population allaient s'adapter à une nouvelle vie, bien différente de celle qui rythmait les jours de cette période estivale naissante. Toutes les habitudes et les modes de vie se trouvaient profondément affectées, si bien que les civils eurent l'impression de vivre sur une autre planète, tant ils se trouvaient déstabilisés, avec en prime, les humiliations quotidiennes et les menaces de ces soldats qui maintenaient la pression en exerçant une surveillance quasi permanente,



L'attente devant un magasin



Une carte de rationnement

parfois musclée et humiliante. Fort heureusement nos compatriotes avaient trouvé un redoutable défenseur en la personne de leur maire Michel D'Amphernet, marquis de la Boëxière. Il ne craignait pas l'ennemi et ne manquait jamais l'occasion de défier cette armée qui se croyait tout permis, et de lui tenir tête. D'ailleurs les gradés qui avaient constaté sa forte personnalité savaient fort bien qu'avec ce personnage à poigne, ils n'auraient jamais le dernier mot, parce qu'il avait autorité pour s'exprimer, et hausser le ton, le cas échéant. Son épouse Guillemette, quant à elle, fit preuve d'une grande générosité à l'égard des familles pauvres, leur apportant son réconfort ainsi que son aide matérielle aux enfants, gratifiés de friandises et de vêtements, et pris en charge dans leurs frais de scolarité. Qu'ils soient remerciés pour leur gentillesse et ayons tous une pensée pour ces deux bienfaiteurs de la commune.

Dans le bourg, complètement étranglé, les premières conséquences se font très vite sentir, plus fortement au niveau de l'alimentation et du rationnement frappant tous les produits de première nécessité, plus particulièrement le pain. D'où l'instauration d'un système de tickets de rationnement portant sur différents produits. Ils étaient délivrés par la mairie deux fois par mois si bien que les files d'attente se formaient périodiquement pour s'en procurer. A défaut, impossible de se ravitailler en nourriture auprès des commerçants dont les contingents alimentaires étaient basés sur le nombre de tickets. Un véritable casse tête pour tous ceux qui avaient à charge la gestion des stocks. Et les personnes qui ne disposaient pas de tickets, ne recevaient pas de produits. Pour une quinzaine elles étaient contraintes de serrer la ceinture ou à trouver une autre source alimentaire que celle de la voie réglementaire de l'Allemand. Et voilà, qu'au fil des semaines, les commerces n'étaient plus approvisionnés, ou désertés par les chalands qui, en l'absence de revenu, n'avaient plus les moyens d'acheter les produits. Pourtant, la population ne baissa jamais les bras et, chacun à sa manière, rechercha le moyen de contourner ce rationnement, injuste, dégradant, dans un monde, soit disant civilisé. C'est ainsi que les exploitants en agriculture apportèrent une solution au problème, mais dans la plus grande discrétion car toute transaction parallèle pouvait être taxée de « marché noir ». Périodiquement, la population urbaine, y compris des commerçants, venaient dans les fermes quérir du beurre, des légumes, des produits de basse cour, mais aussi de la viande et de la charcuterie confectionnée lors d'abattages clandestins par les agriculteurs qui s'étaient spécialisés à force de pratique. Tout cela se faisait dans la clandestinité, parfois au nez et à la barbe des Allemands qui, pourtant, exerçaient une étroite surveillance. Le couvre feu quasi permanent, n'était pas respecté et le soir, des ombres furtives se faufilaient le long des maisons de la grand' place dès que les sentinelles s'en écartaient. Les expéditions nocturnes ne furent pas toujours couronnées de succès car, bien souvent, des contrôles inopinés aboutissaient à la

confiscation pure et simple des marchandises transportées. Avec en prime, l'inscription au fichier, punition la plus dissuasive car en cas de récidive il y aurait une sanction. Mais il fallait bien manger, aussi les expéditions nocturnes continuèrent. Et lorsque les familles pouvaient se procurer du froment, c'était une grande prise de risque pour se rendre au moulin du Crann, où le meunier Jean Tersiguel, réservait toujours un bon accueil aux visiteurs nocturnes, qui avaient dû parfois, affronter les pires difficultés, en empruntant des chemins creux dans lesquels ils s'embourbaient très souvent. Au moulin de Timen, Yves Rannou se montrait compréhensif à l'égard des nombreuses personnes qui venaient à sa rencontre. Après avoir pesé leur blé, le meunier leur confiait de la précieuse farine. Autant préciser que la campagne Pleybennoise n'aura jamais vu autant de promeneurs de la nuit, car ces expéditions se répétaient tous les soirs pour les uns, toutes les semaines pour d'autres. La précieuse farine, obtenue dans la souffrance, permettait de confectionner du bon pain blanc, cuit dans des fours fermiers, remis en service, le temps d'une guerre. Ah, qu'elles étaient délicieuses ces belles tartines au beurre fraîchement sorti de la baratte. Ca valait bien n'importe quelle pâtisserie du monde. Quel régal, lorsque s'y ajoutait une bonne tranche de pâté campagnard. Ce festin royal permettait de voir venir le lendemain, avec ses incertitudes, mais avec la garantie de manger à sa faim. En effet, il n'y avait pas trop de difficultés à se procurer de la viande, car des veaux et des cochons, ils s'en tuaient périodiquement, afin de fabriquer saucissons, pâté, andouilles et de saler le bon lard, unanimement apprécié en cette époque de disette. Le sacrifice du cochon était l'occasion pour resserrer les liens d'amitié, entre voisins ou parents, lors de soirées au cours desquelles, après la traditionnelle partie de cartes, l'on dégustait le plateau de charcuterie fraîche suivi du café crêpes, gâteau Breton. Et avant de se quitter, il était demandé aux enfants d'interpréter de grand succès de Rina Ketty : « J'attendrai » devenu un crédo pour toutes celles qui avaient promis d'attendre le retour de l'être cher et de ne pas trahir. Qu'il était réconfortant de se retrouver lors de ces soirées. Elles redonnaient du courage et de l'espoir en des jours qui ne pourraient être que meilleurs. Et cette vie à la campagne, était bien agréable, malgré tout, car elle permettait à chacun de se surpasser, avec la plus grande prudence, néanmoins, car les Allemands ne relâchaient jamais leur surveillance.

Une grande solidarité

Des familles se sont retrouvées en difficulté, sans ressources, certaines dans un état de pauvreté. Fort heureusement il y eut un grand élan de solidarité, pour que chacun, et en particulier, les enfants, puissent manger à leur faim. Le bureau de secours aux mobilisés, une institution municipale, décide de la création d'une association qui a pour but d'aider les familles nécessiteuses, les mobilisés et d'adresser des colis aux prisonniers. Les statuts furent déposés le 2 janvier 1940. Le comité se proposait d'œuvrer de concert avec : le centre catholique d'action sociale, et d'autres associations, disposant de toute liberté pour collecter des fonds.

Le comité était composé de :

Michel D'Amphernet, maire - le Chanoine Sparfel, curé doyen - Mme la marquise D'Amphernet- M. Le Gac, pharmacien honoraire- le docteur Auffret- Mme Le Gac- Mme Le Breton- Mme Guilly- Jean Maillard, Mmes Le Lann, Pellen, Le Séarc'h, Lelièvre, Saliou, Caro, Louise Le Goff, Mathurin, Cozien, Heydon, Le Moal, Mme Pierre Le Searc'h, Melles Berthéléme et Garrec, les directeurs et directrices des écoles.



L'orchestre était dirigé par Jean Archant.

La constitution du bureau vit l'élection de la marquise d'Amphernet à la présidence. Pour alimenter la trésorerie, il y eut plusieurs initiatives. L'une d'elle conduisit des jeunes à constituer un orchestre, la société philharmonique Pleybennoise (SPP), dont les recettes réalisées lors des différents concerts étaient reversées au comité. Cette formation musicale acquies une belle notoriété, si bien qu'elle était sollicitée pour des soirées dans des communes voisines, avec la bénédiction des Allemands qui n'émettaient qu'une seule restriction, d'être rentrée à 22h. Ce Seuil fût souvent dépassé, si bien que les musiciens finissaient la nuit, en prison. L'orchestre était composé de : Yves Jaouen, à l'accordéon, Lili Henry, à la guitare, Henri Briand au saxophone, Paulette Morvan et Mell Ruseff, au violon, Robert Dumont à la flûte, Germain Favénnec à la clarinette, Jean Le Séac'h, à la trompette, Loulou Guivarch, à la mandoline, Raymond Cloarec, à la trompette d'harmonie. Jean Archant officiait à la baguette, avec maestria.

Enfin les sportifs avaient constitué deux équipes de football. Elles se retrouvaient balle au pied le dimanche après midi, et la recette permettait d'apporter quelques sous percés dans la caisse commune. Nos champions du ballon rond étaient sous équipés et à défaut de chaussures à crampons, ils évoluaient en galoches. L'adjudant des pompiers, Yeun Hascoët, manageait les deux équipes.



Ces bénévoles confectionnaient des colis, chaque mois.



l'équipe des Lapins agiles.

Les « Lapins agiles » et les « moutons blancs » se livraient avec le plus grand sérieux, pour le plus grand plaisir de la galerie, qui avait trouvé là matière à meubler ses loisirs et à commenter les phases de jeu. Et peu importe le résultat, l'essentiel était d'aider et de manifester sa solidarité. Parmi les As du ballon rond, il convient de retenir les noms de : Michel Le Gall- Guillaume Sibiril- Laurent Ollivier- Jean Pensivy – Jean Le Lann- Jean Ménez- Charles Yvenat- Jean Lelièvre- Jean Maillard-Et c'est dans la plus grande joie que des bénévoles venaient chez Germain Cochénnec, y confectionner les colis destinés aux prisonniers, mais aussi aux familles dans le besoin. Germain nourrissait une certaine antipathie envers l'Allemand, qui lui avait mené la vie dure. Capturé par l'ennemi à Lorient il fût acheminé vers la ville de Saleux, en vue de son transfert vers l'Allemagne. Il était accompagné de Lili Le Gall, dont la sœur avait apporté des vêtements civils. Sur le quai de la gare, peu avant le départ, Germain s'en était allé, seul, car son compatriote avait renoncé à faire la belle. Quelques jours plus tard, Germain Cochénnec débarquait à Pleyben où il espérait bien séjourner un certain temps. C'était sans compter avec la bêtise humaine car il fût dénoncé par un Pleybennois. Arrêté par les gendarmes de sa ville, accompagnés d'Allemands, Germain se vit interné à la prison St Charles, à Quimper où il se retrouvera en cellule. Pas pour longtemps, fort heureusement, car le maire de Pleyben, Michel D'Amphernet était intervenu auprès du colonel, chef du service de renseignements à Quimper, avec lequel il avait un cousin commun. De ce fait la négociation se trouva facilitée. Il avait exposé la difficile situation familiale et la charge d'une fillette orpheline. L'officier se montra sensible à cet argument et Germain bénéficiait d'une libération définitive. Et dans les mois qui suivirent, il identifia la personne qui l'avait dénoncé. C'est pour prendre sa revanche sur l'occupant et pour venir en aide aux prisonniers qu'il mit un local à la disposition des bénévoles, parmi lesquelles : Marie Larvor- Thérèse Sibiril- Jeannette Piriou- Gaby Collet- Mimi Quefféléan- Anna Michaud- Jeannette et Marie Anne Kerdévez- Anna Berthéléme- Paulette Galiot- Aimée Chaussy etc. Elles s'y retrouvaient régulièrement pour confectionner les colis.

Des jeux dangereux

Cette situation n'empêcha pas les petits Pleybennois de troubler la sérénité ennemie. Et ils ne manquaient pas d'arguments, pour gêner l'Allemand à travers de jeux qui n'avaient rien d'innocents. Nos jeunes compatriotes avaient reçu le renfort de jeunes réfugiés Brestois, les Cornec, Prigent, Mazéas, Richou, leur permettant de se constituer en une bande assez soudée pour semer le trouble autour du garage à camions. Naturellement, cette petite armée en culottes courtes, n'avait pas la prétention de prendre le contrôle de la situation, ni d'imposer quoique ce soit. Les différents jeux débordaient toujours sur le territoire Allemand. C'était l'occasion pour les gamins, de faire main basse sur des munitions, des balles qui traînaient à terre ou de voler des guides en cuir qui permettaient de fabriquer des ceintures. Parfois surpris par la sentinelle, les petits garnements se faisaient rabrouer et gifler, sanction peut être pas imméritée, mais qui n'était pas suivie d'effet car le lendemain les jeux dangereux reprenaient, de plus belle. C'est ainsi qu'un jeudi après midi ils avaient atteint les limites de la bêtise. Ce jour là, ils avaient allumé un feu au centre du terrain des sports, à proximité du garage des Allemands. Rien d'extraordinaire à cela. Sauf que, dans la braise, furent introduites des balles qui, sous l'effet de la chaleur, déclenchèrent une pétarade nourrie. Les enfants avaient frôlé la mort. Certains furent gravement blessés et l'un des garçonnets, Raymond Gourtay, fils du tailleur, atteint à la pommette droite fût conduit chez le médecin pour y recevoir quelques points de sutures. Le bruit de la mitraille avait semé un début de panique chez l'ennemi qui avait imaginé une attaque terroriste massive, tellement ça canardait dans tous le sens. La troupe, puissamment armée, investit rapidement les lieux avant de découvrir ce qui ressemblait à un carnage, car aucun acteur de cette comique tragédie n'avait été épargné par les éclats de balles. La leçon, cette fois, fût retenue, le terrain et les tranchées, le long du garage, définitivement interdites aux enfants, en manque de loisirs. Fort heureusement, ils bénéficiaient, chaque soir d'un spectacle lumineux gratuit. Les puissants projecteurs de la défense antiaérienne de Brest et de Lorient balayaient la nuit de leurs faisceaux de lumière, qui se croisaient au dessus de Pleyben. C'était impressionnant surtout lorsque se déployaient les chapelets en forme de guirlandes multicolores des balles éclairantes. Et lorsqu'un avion était repéré dans les faisceaux, c'était l'explosion des obus tirés par la DCA, dans une gerbe d'étincelles. Enfin en 1943, l'attention des enfants fût attirée par une forte explosion nocturne. Une bombe de fort tonnage, à en juger par le diamètre du cratère, était tombée dans un champ de la ferme de Laouic et Anna Jamet, à Trobarec, non loin de la maison d'habitation. Il n'y eut pas de conséquences, fort heureusement.

Elle avait été larguée par un avion Anglais qui revenait d'une opération au dessus de Lorient. Les enfants du secteur étaient venus fouiller le trou béant afin de récupérer quelques éclats, en souvenir. Une autre forteresse volante avait effectué la même opération et ses bombes étaient tombées dans des parcelles des fermes de Lanvorien, Naougat et Lézalain.

Des fortifications

Alors que la population civile s'était installée dans la guerre en imaginant les moyens à mettre en œuvre pour survivre, les Allemands ne restaient pas inactifs, mais dans un tout autre domaine. Pour eux, il s'agissait d'assurer leur sécurité en installant un puissant armement de défense, tout autour de la ville. Pour réaliser ce programme, ils réquisitionnent une main d'œuvre civile dans le cadre du service du travail obligatoire, le sinistre STO. Il s'agit de réaliser d'importants terrassements, à la pelle et à la pioche, pour aménager des plates formes destinées à l'installation de canons, de mitrailleuses, et des point d'observation sur des sites stratégiques. Car Pleyben devenait une place forte de l'occupation avec l'Orstkommandantur. Le Feldpostnummer(N° de poste militaire) a permis d'identifier les unités qui se sont succédées : les artilleurs de la flak 852 de la Luftwaffe, la 6eme batterie du régiment d'artillerie 44 , l'état major de la 335^e division d'infanterie des chasseurs de chars (Panzerjäger), l'état major de la 3^e section du régiment d'artillerie de la 257^e division d'infanterie, l'état major du régiment de grenadiers de la 371^e division d'infanterie, puis de la division 353 , la 13^e compagnie de la 942^e des grenadiers, la 1^e compagnie de génie de la 2^e division de parachutistes qui combattit à Landeleau. Etc. Les commandants de ces unités avaient également pour charge, la direction de la Kommandantur.





Des soldats terrassiers s'en vont sur le chantier de la fosse commune

Raymond Théotec, de Laridéc, faisait partie de l'une des équipes chargées de réaliser les travaux. Il remplaçait son père devenu réfractaire. Il se souvient d'avoir participé à la démolition d'un talus, à la gare, pour dégager la vue sur la route nationale, face au village du Crann, et sur la voie de chemin de fer, et d'en construire un autre en forme de fer à cheval derrière lequel serait installée une mitrailleuse. Ce poste de tir neutralisait les deux voies de communication. Près de Kerviadec, Raymond avait participé à la construction d'un talus en forme de cercle pour abriter un canon qui, d'ailleurs ne sera jamais utilisé.

A Kervern, en bordure de la route de Quimper, un nid de mitrailleuses est créé, à l'issue d'un terrassement, pour contrôler l'entrée Sud du bourg. Sur les hauteurs de Kerzeurc'h, une vingtaine de trous individuels sont creusés dans une parcelle appartenant à Jakic Toutous. On ignore l'intérêt stratégique de ces fortifications, à cet endroit, si ce n'est d'assurer la protection des troupes en cas de retraite, une attaque de front des résistants étant très improbable.

L'équipe de terrassiers était composée de :

Pierre et Yves Morio, de Trémorgat.	Pierre Glévarec, de Trémorgat
Jean Louis Halléguen, de Trémorgat	Pierre Guéguen, de Méné Bléo
Pierre Mazé, de Kerforc'h	Marcel Favénec, de Kerforc'h
Paul Le Goff, de Sterviliou	Gilles Mazé, de Sterviliou.

Mais chaque jour, une nouvelle équipe était requise, et Pierre Morio se souvient d'avoir été acheminé à Plomodiern, pour creuser des tranchées sur les flancs du Méné Hom . Tous les Pleybennois employés aux terrassements en auront bavé, parce qu'ils travaillaient dans des conditions pénibles avec un régime de sous alimentation qui réduisait leurs forces et leurs capacités de production. Et ce n'était qu'un aperçu de ce qui les attendaient et des efforts qu'ils seraient contraints de fournir, sous peine d'être réprimandés par des gardiens qui ne relâchaient jamais leur vigilance. En effet, les Allemands avaient décidé du creusement d'une énorme fosse commune dans laquelle seraient ensevelis les Pleybennois, probablement passés par les armes. Fort heureusement les nazis furent pris de vitesse et ne purent mettre à exécution leur machiavélique dessein. La fosse était située, juste à l'emplacement du bâtiment HLM de la rue de Châteaulin. Sa construction nécessita un long et pénible travail, par équipes organisées en 3x8, et le déblaiement d'un important volume de terre et de caillasses.

L'une des équipes était constituée de :

Christophe Teurnier, agriculteur, Rue de la Gare.
Jean Le Lann, boulanger, rue de Quimper
Charles Yvenat, boulanger, grand'place
Jean Le Lann, notaire, rue de Garsmaria
Germain Le Roux, boulanger, rue de Garsmaria
Laurent Kermarec, boulanger, rue de Quimper
Pierre Treut, négociant en bestiaux, rue de la gare
Pierre Sez nec, charcutier, grand'place
Jean Le Roux, bijoutier, grand'place

Louis Le Séac'h, boulanger, grand' place

Laurent Le Page, ouvrier boulanger

Marcel Tromeur, cultivateur, rue de Garsmaria

Nicolas Boutéraou, mécanicien de Pierre Cloarec, rue de Carhaix

Jean Paul Pichon, commerçant, grand'place.

Jean Créau, 8 rue Longue.



Les Pleybennois réquisitionnés pour creuser la fosse

Naturellement, ces hommes ignoraient la destination future de cette fosse qui, dans leur esprit devait servir d'abri aux véhicules militaires et autres matériels, en cas d'attaque aérienne. Et voilà, qu'un beau matin, l'appel des travailleurs n'eut pas lieu, de même que les jours suivants. Le chantier se terminait en queue de poisson, et c'était fort bien ainsi. Il ne restait plus qu'à reprendre le chantier, en sens inverse et remettre le site en état. Et tant pis pour la débauche d'énergie déployé par tous. La raison de cette fosse reste indéterminée. L'occupant voulait, peut être, punir les Pleybennois, désignés comme responsables d'évènements anormaux, tels des disparitions inexplicables, d'attaques, de sabotages. Et il y en eut, c'est sûr. A Pont Coblant une voiture fût prise d'assaut par une poignée de résistants.

Le chauffeur et les 3 Officiers furent tués, et le véhicule précipité dans le puits d'une ancienne ardoisière. L'ennemi ne s'en vanta guère. Des rumeurs, non confirmées, font état d'un possible nouvel Oradour sur Glane pour Pleyben. Si cela se confirmait, un jour on pourrait affirmer que des événements graves avaient frappé l'occupant. On n'en sait pas plus, malheureusement. Il aurait été intéressant de connaître la motivation des Allemands de plus en plus énervés par le climat d'insécurité. Ils étaient tellement inquiets que le 27 Juin 44, ils organisent une réunion à Châteaulin, à l'intention des maires de la région, des prêtres, des directeurs des écoles. Une convocation leur a été adressée par la Feldkommandantur. Un prêtre avait établi un compte rendu de la réunion dont voici la teneur :

-« La réunion fixée à 10h30 n'a commencée qu'à 11h40. Retard de plus d'une heure. C'est un général Allemand qui a pris la parole. Il a l'air souriant. Il ne parle pas Français. C'est un adjudant qui fait l'interprète. Trois officiers accompagnaient le général. Il fait part à l'assistance que l'armée Allemande a été victime, depuis quelques temps, d'attaques hypocrites ... Si ces actes se répétaient, l'armée Allemande serait contrainte de prendre des sanctions graves contre la population. Il faut éviter cela.

Les terroristes : qui sont-ils ? Ce ne sont pas des Bretons. Le général a vu plusieurs terroristes, des nègres, des envoyés des Anglais. Ce sont des gens mal famés, des voyous, des voleurs. Que faut-il faire ? Il faut les arrêter, il faut s'en débarrasser, il faut aider l'armée Allemande dans cette tâche. Ceux qui les recevraient, seraient aussi coupables que les terroristes, eux mêmes. Le général insiste auprès des curés, des maires, des directeurs d'écoles pour mettre la population en garde contre les terroristes. Que les curés répandent la lettre récemment reçue par l'évêque de Bretagne prêchant à tous l'ordre et l'union. Voyez ce qui vous arriverait si la guerre était transférée en Bretagne, comme en Normandie il ne resterait pas pierre sur pierres . Voici maintenant les sentiments du général : il a fait la grande guerre de 14-18, il a combattu sur tous les fronts, il a eu affaire aux Américains, aux Anglais, aux Canadiens, aux Australiens, Néo Zélandais, Portugais ect

. Il a toujours eu une haute considération pour le « poilu » Français. La guerre n'aurait pas dû éclater entre la France et l'Allemagne. Ces deux pays auraient dû collaborer. C'était la volonté d'Hitler qui avait promis de laisser l'Alsace et la Lorraine à la France. La guerre a éclaté à cause du gouvernement Anglais qui a déclaré la guerre à l'Allemagne, et le gouvernement Français a suivi. La France ne trouvera de liberté et la paix qu'auprès de l'Allemagne. Et donc, encore une fois, que les maires et les directeurs d'écoles et les curés, travaillent à apaiser les esprits et à faire

comprendre à la population leurs devoirs. Le général demande qu'on lui pose des questions.

M. D'Amphernet laisse entendre que les maires et les curés ne sont pas responsables des actes de terrorismes. Réponse du général, non ils ne sont pas responsables mais ils doivent faire ce qu'ils peuvent pour les prévenir. S'il était maire il travaillerait à assurer l'ordre et à mettre hors d'état de nuire, les terroristes.

Mais, dit on, nous n'avons pas d'armes. Réponse : alors, les signaler par tous les moyens.

Les processions sont-elles permises ? Jamais les Allemands, n'ont été opposés aux processions et actes religieux.

Le permis de circuler pour voir les malades ? Médecins, sages femmes, curés peuvent circuler s'ils présentent le permis et indiquent aux soldats la raison de leurs déplacements.

Les bicyclettes sont prises par les soldats ? Les poilus aussi prenaient les bicyclettes et le général n'est pas derrière chaque soldat. Il ne peut répondre de ce que fait chaque soldat. Pour terminer la réunion, le général demande que l'on plante des poteaux dans chaque champ ayant au moins 100 mètres de long, à 2 mètres du niveau du sol. Solidement plantés, ils devront empêcher les avions de se poser.

Bien entendu toutes ces recommandations furent entendues d'une oreille attentive, mais elles ne furent pas suivies d'effets.

L'attaque de Méné Boul'hou

Dans les campagnes, la jeunesse ne restait pas inactive et avait créé sur tout le territoire, un réseau de résistance, déjouant ainsi l'implacable contrôle exercé par les nazis, sur le pays, sans doute à un degré moindre dans le paysage rural, plus étendu et forcément moins vulnérable quoique l'ennemi effectuait, parfois, des inspections inopinées. Sans beaucoup de résultats, ce qui incita à relâcher la surveillance. Cela facilita l'organisation de l'armée de l'ombre qui, pour notre région, avait germé dans le maquis de St Goazec, une formation qui grandit très vite avec la venue de jeunes combattants soucieux de participer à la libération de leur pays, mais aussi pour se mettre en sécurité. Pour eux, il était préférable de fuir le domicile familial où ils n'étaient plus à l'abri de rafles ou d'arrestations. Cet apport de volontaires entraîna des difficultés d'équipement car l'armement, parachuté par les alliés ne suffisait pas. D'où, des opérations commandos contre l'ennemi pour s'en procurer. C'est dans ce

contexte qu'une équipe de résistants va mener une attaque entre Pleyben et Brasparts, non loin de Pont Kéryau. Elle fût meurtrière et aurait pu tourner à la catastrophe dans la population civile. Cela s'était produit vers la mi-juillet de 1944.

A Châteaulin et Port Launay, des résistants avaient obtenu une information selon laquelle un convoi hippomobile Allemand s'apprêtait à quitter Brasparts, pour se rendre en la cité des bords de l'Aulne. Le renseignement est assez précis sur la composition du convoi comprenant deux charrettes et cinq soldats. Une expédition est décidée et voilà un groupe de résistants, fort de six hommes, sur le chemin de la guerre, pour remplir une délicate mission nécessitant une progression en terrain ennemi par des chemins creux, des sentiers, ou à travers champ, à découvert. Le groupe arrive, en début de soirée à la ferme de Lisguen-Vian où il squatte une maison abandonnée dans laquelle il passe la nuit. Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, la marche se poursuit par Croissant Gwellan , Kerjean, Kervilou et enfin Méné Boul'hou où ils ont décidé de porter leur attaque, à partir du bois de Mélézes, qui surplombe la route de Morlaix. S'en suit une stressante et interminable attente, en sous bois et un scénario qui allait compliquer les plans des résistants, un imprévu susceptible d'annihiler le projet.



Pierre Fitamant

En effet, dans la prairie, située en contre bas de la route et du bosquet un chantier de fenaison venait de s'ouvrir. Il réunissait des hommes, des femmes et des enfants, pour lesquels récolter le foin constituait une fête. Il y avait là, autour de Jean Auffret, exploitant, son commis, Pierre Fitamant, de Kroas ar Gorreg et un ouvrier agricole Grégoire Buzaré, de Ti Gwen Bian. Le chantier venait de s'ouvrir, lorsque les travailleurs virent des hommes armés prendre position, à l'entrée de la prairie (an toul kar, en Breton).

Allongé à terre un homme pointait un fusil mitrailleur en direction de la route. Près de lui un compagnon, braquait son fusil en direction de la cible.



C'est à cette entrée de prairie qu'eut lieu l'attaque de Méné Boul'hou

Les civils prirent conscience que quelque chose de grave allait se produire, et qu'ils étaient pris dans la nasse. Impossible de fuir, au risque d'être pris entre deux feux. D'ailleurs ils n'eurent pas le temps d'entamer le moindre repli, que déjà les armes crépitaient avec beaucoup d'intensité. Tapis dans le bois de Mélèzes, deux résistants arrosaient le convoi, de tirs nourris et dès les premiers échanges, deux Allemands avaient perdu la vie. Un troisième périra à son tour avant qu'il ait pu saisir sa mitrailleuse posée sous la banquette. Les deux autres soldats, gravement atteints, continuèrent leurs tirs en direction des civils, alors que les résistants s'en étaient allés. Fort heureusement personne ne fût blessé, car Pierre Fitamant avait orienté la charrette de telle manière que les enfants et les femmes puissent se mettre hors d'atteinte. Pierre se dirigea ensuite vers les Allemands, les bras levés, pour leur dire que les personnes présentes dans la prairie n'étaient pas des terroristes, mais de simples travailleurs, ni les auteurs de l'attaque. Ses connaissances linguistiques de l'Allemand, facilitèrent la compréhension entre les deux parties. Les deux survivants retrouvaient leur calme et eurent assez de ressources pour solliciter deux volontaires. Pierre et Grégoire s'engagèrent et leur première action fût d'installer les blessés et de regrouper les morts dans un même véhicule. Et c'est sous la menace d'un fusil pointé dans leur direction, que nos deux compatriotes prirent, direction de Châteaulin où les blessés souhaitaient être conduits. Le pire était-il passé pour les

deux otages ? Pas si sûr, d'autant plus que les gémissements des blessés entretenaient un sentiment de peur et de défiance, entre les deux parties. L'un d'eux, atteint d'une rafale dans le fémur droit, souffrait d'une fracture ouverte, et semblait en mesure de tenir le coup. Le second, ne réagissait pratiquement plus lors du passage en centre ville. Après en avoir référé aux blessés, Pierre proposa d'observer une petite pause avant de poursuivre la route, afin de reconforter celui qui allait peut être cessé de vivre et de quérir deux bières auprès de Marie Anne Léon qui exploitait un café au 43 Grand'place. Et comme il n'avait pas d'argent sur lui, la tenancière lui fit confiance, parce qu'il n'était pas un inconnu. – « Va, lui dit-elle, je sais que les gens honnêtes, reviennent toujours payer leurs dettes ». Les deux Allemands apprécièrent ce geste et furent dès lors moins menaçants. Cela ne servait à rien de se défier, sur ce plateau de moins de 10 M2 sur lequel ils ne seraient peut être plus que trois, incessamment. Il fallait trouver un moyen de s'en sortir, dans la dignité, et faire preuve de compréhension, même si l'antagonisme demeurait présent. Les bouteilles de bières, avec leur bouchon en porcelaine, livrées la veille par Lili Toutous, employé chez Jean Le Dréau, négociant en bières et limonades, rue de la gare, furent très vite vidées par les blessés, assoiffés.

Parvenu au Vernic, le convoi était attendu par un camion, avec à son bord un détachement de SS. Les blessés furent, aussitôt pris en charge, et les otages escortés jusqu'à Châteaulin où ils furent enfermés dans la prison, au rez de chaussée de la mairie, siège de la Feldkommandantur, terrorisés et morts d'inquiétude, comme on peut l'imaginer.

De quoi serait fait le lendemain ? Seraient-ils l'objet de tortures ? Autant d'interrogations durant une nuit, aussi longue qu'une éternité. En fait, ils avaient raison d'être inquiets, car dès le lendemain matin commençaient un interrogatoire musclé, pour obtenir des aveux sur l'identité des agresseurs. Ils n'en savaient rien, évidemment, et nièrent leur participation à l'attaque. La situation n'était guère brillante car au quatrième jour, Grégoire et Pierre furent emmenés dans la cour de l'école publique, près de la petite gare. Dos au mur, faisant face au peloton d'exécution, ils voyaient venir les derniers instants de leur vie. Et le bruit de culasses que l'on ferme ne fit que renforcer leur appréhension. Cette fois s'en était bien fini et l'ultime pensée fût pour leurs proches. Soudain, un cri venant de l'entrée de la cour : Halt, Halt , Artung (Halte, halte, attention), fit s'abaisser les fusils, déjà près à vomir leur projectiles. Un Allemand, la jambe droite plâtrée, soutenu par deux de ses camarades se dirigeait vers les fusillés en sursis. Il s'immobilisa devant Pierre Fitamant, le fixa dans les yeux, avant de s'en approcher et de le prendre dans ses bras, pour lui donner l'accolade en disant : « Vielen dank herr Fitmann » (Merci beaucoup Monsieur Fitamant). Nos deux Pleybennois étaient sauvés, pour avoir fait

preuve d'humanité, en offrant deux bières. Les culasses s'étaient rouvertes, les canons des fusils abaissés vers le sol. Miracle nos deux compatriotes étaient rassurés sur leur sort. Il ne leur restait plus qu'à regagner leurs domiciles, à pied, pour retrouver leurs proches, plongés dans une pénible et cruelle attente. Mais que la route fût longue jusqu'à Pleyben. Je me souviens toujours du retour de mon cher père, les traits tirés, pas rasé, détruit psychologiquement par le cruel régime qu'il avait dû subir, tel un homme qui revenait de l'enfer, et de la joie et de l'allégresse, qui succédèrent à l'inquiétude. Il revenait de loin, c'était la seconde fois qu'il avait été capturé par les Allemands. Fort heureusement, ceux-ci n'avaient pas fouillé dans son passé militaire où ils auraient trouvé milles raisons de le passer par les armes. Il se trouvait, en effet, en liberté conditionnelle, après avoir été libéré de sa captivité. Il demeurait un prisonnier Allemand et toute action hostile envers les soldats du 3em Reich, pouvait être sanctionnée de la peine de mort. Libéré du Stalag 2D, le 18 novembre 1942, il restait soumis aux lois Allemandes. Il était tenu de se présenter à l'autorité en place, dans sa région, de pointer régulièrement et d'accepter tout travail qui lui serait désigné. Il lui était interdit de changer d'emploi, et de quitter son lieu de domicile sans en avoir obtenu la permission.

Le document de libération, avec toutes ses contraintes, qui doit toujours être en sa possession, est signé par l'adjudant U. Haptmann et paraphé à la Feldkommandantur de Quimper, par un certain Gunter. Revenu dans ses foyers, à Pleyben, Pierre avait décidé de ne pas se présenter à l'autorité occupante en espérant que son dossier de libération n'arriverait pas en Centre Bretagne. Il entra donc dans la clandestinité et pour se dissimuler il se fit embaucher chez M. et Mme Jean Auffret, fermiers à Keryékel, sous le nom de Pierre Chossy. Il devenait réfractaire au service du travail obligatoire. On comprend mieux ses craintes d'être identifié à Châteaulin, où, bien malgré lui, il avait dû décliner sa véritable identité. Autant dire que, par la suite, Pierre Chossy se fit bien discret, et il avait bien raison, car on ne joue pas trois fois avec la chance.

Raymond Théotec se souvient parfaitement de cette attaque des résistants et se dit persuadé que ce jour là -« Pierre et Grégoire, avaient sauvé la vie d'une vingtaine de femmes et d'enfants ». Cet épisode de la guerre n'avait pas été ébruité, mais un jour, un résistant qui avait participé à l'attaque vint me confier, plutôt gêné : -« Je ne savais pas que c'était ton père, mais nous avons besoins d'armes », comme pour se faire pardonner de la terrible imprudence de ne pas avoir prévenu les civils et de les avoir écarté, pour les mettre à l'abri.

Raymond, aussi, avait sauvé la vie de plusieurs résistants installés dans une ferme, en favorisant leur fuite, juste au moment où les Allemands intervenaient pour les capturer. Il avait 16 ans au moment des faits. Cela met en lumière la participation de la jeunesse pour aider les résistants. Elle s'ajoutait à l'action des agriculteurs qui dans les campagnes prenaient des risques pour cacher les soldats de l'ombre, ce qui fait que toutes les couches de la population participèrent, à leur façon, à la libération de leur commune.

L'Allemand bat en retraite

La résistance a pris un peu plus de consistance avec la venue de nombreuses recrues et la réception d'un armement moderne, par parachutages, qui se sont multipliés. Elle est en mesure de mener une action décisive et de refouler l'ennemi à la mer. A Pleyben on est informé de l'évolution et dans le lointain tonne le canon. Et le comportement de l'occupant a changé. Il est devenu plus menaçant et agressif envers la population qui s'efforce d'éviter tout incident. Le bourg, peu à peu, devient moins animé. Personne n'ose s'aventurer sur la Grand'place, pratiquement déserte. Les défilés de troupes avec leurs chansons martiales se font plus rares. Et pour cause, les Allemands ont d'autres préoccupations plus urgentes, celles de faire leurs valises et de prendre la direction de la presqu'île de Crozon où ils vont établir une ligne de défense autour du général Ramcké qui a abandonné son poste de commandement de la région Brestoise pour se mettre à l'abri de l'aviation Anglaise, qui multiplie ses raids sur la cité du Ponant. Ramcké, qui s'est installé au fort des Capucins à Roscanvel, a décidé de se battre, en instaurant cette poche de résistance autour de la presqu'île, et d'y masser des troupes afin de lancer une contre attaque. Pourtant ses plans ne se déroulent pas comme il avait prévu, puisque c'est un début de panique chez ses soldats, de plus en plus harcelés par les résistants, omniprésents.



Le général Ramcké

Et puis les soldats de Patton, débarqués en Normandie, se sont solidement installés autour de Coutances, Saint Lô, Falaise, Argentan et sont en mesure de faire face à une éventuelle contre attaque ennemie. Cette présence alliée aux portes de la Bretagne est une épine dans les bottes Nazies, si bien que les troupes commencent à se replier poursuivies par les résistants qui, jour et nuit, attaquent les convois, détruisent les moyens de communications et sapent le moral de cet ennemi qui ne sait plus où il en est. Mais, au fait en quoi cela concerne-t-il Pleyben ? On y arrive. C'est entre notre ville et Châteauneuf-du-Faou que l'occupant allait commettre des exactions, des maisons étaient brûlées, des populations humiliées. Pour résumer la situation, il convient de préciser que la retraite Allemande se faisait par la RN 787, aujourd'hui RN 164, car elle constituait une voie de circulation mieux adaptée pour les différents véhicules et facilitait un exode plus rapide des troupes dont certaines venaient des régions Normandes. Mais cela n'allait pas se réaliser selon les prévisions car, de Carhaix à Châteauneuf, l'occupant avait dû en découdre avec les « terroristes » (les résistants, pour nous, les Français). Le repli, se trouvait ainsi considérablement ralenti. Pris dans la tenaille, l'Allemand éprouvait les pires difficultés à se replier et sauver sa peau. Pendant, le même temps, à Châteaulin, le pont routier avait été miné. Sa destruction devait protéger le retrait des troupes et freiner l'avance alliée. L'ordre de mise à feu devait s'exécuter après le passage des derniers soldats, et pour les artificiers installés derrière la pile du viaduc, quai Alba, c'était une longue attente. Toujours pas de troupes en vue et une impatience grandissante, face à l'absence d'informations. En fait, le pont ne sautera pas car deux courageux Châteaulinois, Bastien Duval et Emile Bénéat, ont pris le risque de venir sur l'ouvrage et de neutraliser les charges, à la barbe des nazis. Ce fût une action majeure qui, par la suite, profita aux Américains et à leurs blindés. Châteaulin échappait, de peu, à la destruction. Mais, les Allemands ignorent qu'ils sont chargés d'allumer un pétard mouillé et comme les prémices de la retraite ne se font toujours pas sentir, au bord de l'Aulne, une patrouille est diligentée vers Pleyben, une auto mitrailleuse et deux motocyclistes, selon la direction de la mémoire du patrimoine et des archives du service historique de la défense nationale.

André Favénnec se rappelle avoir vu passer un véhicule à Rubuscuff. – « Sur le toit, il y avait un Allemand, allongé devant un fusil mitrailleur et avec mes copains qui marchaient en bord de route, nous avons été mis en joue. Fort heureusement, il n'avait pas tiré », dit-il. Etait-ce le même véhicule que celui qui, à Kerviadedec, allait un peu plus tard, commettre un massacre. Rien n'est moins sûr, car la version officielle indique bien : auto mitrailleuse. Y avait-il deux véhicules ? Ce n'est pas impossible. Car, comme le précise André, le véhicule aperçu à Rubuscuff s'en était allé vers le Moulin du Chantre, sur le chemin de la débâcle.

Ce samedi 5 Août, à midi, la patrouille Allemande arrive à Kerviadec où un groupe de travailleurs employés à la récolte de la moisson, traverse la route nationale pour se rendre à la ferme, y déjeuner. Le véhicule s'est immobilisé face aux civils, et ouvre le feu. Une seule rafale aura suffi pour ôter la vie aux 6 malheureux travailleurs :

- Yves Jamet, né le 16-1- 1898, cantonnier, ses deux fils
- Jean Jamet, né le 16-1-1929, mort à 15 ans
- René Jamet, né le 7- 12- 1930, mort à 13 ans .
- Jean Louis Guern, né le 2- 09- 1889, ouvrier agricole.
- François Martin, né le 25- 04 - 1895, 4 rue Longue, carrier
- Yves Le Moal, né le 27 -04- 1879, cultivateur à Kerviadec.



Un sinistre véhicule



Une famille anéantie

Il y aura un seul survivant, René Le Moal, qui s'était caché derrière une haie. Jean Moulin avait tenté d'alerter ses cousins, les frères Jamet, de l'aggravation de la situation dans le bourg où l'Allemand était atteint de nervosité. Le malheur, hélas avait fait son œuvre, et Jean aida à transporter les victimes, à la ferme. La population locale fût profondément affectée par ces assassinats. Et ce n'était pas terminé, car la fureur destructive de cette patrouille, se poursuivit avec les incendies de maisons à Ty Rochard- Ty Blaise - Langalet, l'exécution de civils innocents près du pont de Langalet avec le concours des soldats de la 1^{er} compagnie du génie de la 2^{em} division parachutiste du Général Ramcké qui avaient tenté, en vain, de venir renforcer le front de Normandie. L'intervention de résistants Français, et de combattants en tenue militaire, mis fin au carnage. L'automitrailleuse bascula par-dessus le parapet, avant de chuter sur la voie de chemin de fer du réseau Breton. Pour les Allemands, la situation devenait aléatoire. Ils étaient pris au piège, aussi la longue colonne, puissamment armée et encore en mesure d'en découdre, décida d'abandonner la route nationale et de poursuivre son repli en empruntant les petits chemins parallèles. C'est ainsi qu'un détachement arrive à Méné Bléo, (aujourd'hui appelé Rue des cyprès) le dimanche 6 Août, après être passé à la gare de Lennon, Trémorgat et Kerforc'h, par la voie communale. Et avant de poursuivre sa progression, une patrouille est diligentée jusqu'au centre ville, afin de repérer la présence éventuelle de résistants. Un peloton d'exécution entraîne le regroupement d'une quarantaine de personnes, des femmes et des enfants, dont René Le Moal de Kerfuns, âgé de 2 ans, à l'époque, contre le mur de la propriété de M. et Mme Jean Tymoigne.



C'est contre cette maison que des civils firent face au peloton d'exécution

Elles feront face aux mitraillettes, un bon bout de temps, jusqu'au retour de la patrouille, qui n'avait rien trouvé d'anormal dans l'agglomération. Les otages furent épargnés. Par contre, des résistants, il y en avait à Kroas ar Gorreg, parmi lesquels Yves Prat, commis à la ferme de Kerguden. La ceinture bardée de grenades, sa traction avant démunie de portières, ornée d'un drapeau tricolore, Yves était venu saluer sa cousine Marie Crenn et déguster un verre de cidre. Il fût invité à se retirer, au plus vite, afin d'éviter toute confrontation avec l'ennemi susceptible de trainer dans les parages. Il n'y eu pas de conséquences, mais n'était ce pas imprudent de venir parader en cette période de folie meurtrière ? Il est vrai que l'Allemand suivait une ligne de repli située au Nord de la commune, la partie Sud étant pratiquement désertée. Les résistants y régnaient, déjà, en maitres. A Méné Bléo, une formation ennemie remonte vers l'Est, sans doute pour renforcer la défense sur le front de Landeleau et en passant à Kerzeurc'h, réquisitionne deux chevaux chez Jean Grannec agriculteur en ce village. François Troadec, son commis, né le 6 avril 1904, se porte volontaire pour remplacer son employeur afin d'acheminer les deux animaux, dont il ne souhaite pas être séparés, jusqu'à Landeleau . François sera fusillé, dès son arrivée à destination. Son nom est gravé sur le monument de Pont Stang Vian, érigé à la mémoire des glorieux résistants qui s'étaient battus contre un ennemi en surnombre. Toujours ce 6 Août, jour du pardon de Pleyben, une patrouille Allemande surprend un homme qui ferme ses volets, au 32 rue Longue. Il était 22 heures. Jean Louis Blaise, né le 19 avril 1882 tombe sous les balles. Manifestement, les auteurs de cette fusillade étaient habités par une folle volonté de tuer. L'exode nazi va se poursuivre toute la semaine suivante.

Pierre Morio, de Trémorgat se souvient de cette retraite et évalua les capacités de nuisances de l'ennemi. -« Le convoi s'étalait sur près d'un kilomètre. Il y avait des canons, des blindés et beaucoup de charrettes » dit-t-il. Analysant la situation, Pierre constate que la panique semble gagner ces soldats, moins conquérants qu'à leur arrivée en 1940, et qu'ils s'en vont, en suivant pratiquement le même chemin. Cette fois vers la défaite et la capitulation. Après l'épisode de Kerzeurc'h, les Allemands avaient modifié leur itinéraire, car pour tous, le pont de Châteaulin avait sauté, conformément aux ordres donnés. Après le bourg de Pleyben, la colonne avait emprunté une voie de délestage, par le Moulin du Chantre, St Ségal, Pont de Buis, Quimerch, où quinze civils sont fusillés, Rosnoën, et le Pont de Térénez, qui pour le commandement Allemand, demeurait le seul ouvrage de franchissement de l'Aulne pour gagner la presqu'île. A Garzalec, la colonne est grossie par une seconde qui vient du Cloître- Pleyben, en suivant la D 48. Elle vient de Carhaix où elle a subi un sérieux revers et va à Brest. A Quilliégou, deux jeunes sont tapis sur un talus parmi les branchages, et suivent de très près la débâcle. Raymond Théotec et Henri Auffret, remarquent un important matériel et des hommes abattus, las, découragés, flairant, sans doute, le vent de la défaite programmée. Se doutaient-ils que la partie était perdue ? Que, peut être ils ne reverraient plus leur pays et leurs proches. Ils devaient penser que leur Führer avait poussé le bouchon un peu loin, avant de les précipiter dans cette galère. L'on ne sait pas ce que peut penser un soldat dans une telle situation, peut être a-t-il eu l'idée de se révolter contre des chefs intransigeants, de désertre, de déposer les armes, voire de se suicider. La puissante armée était plutôt pitoyable à voir, des soldats allongés dans les charrettes, d'autres trainant leur vélos, et leur désarroi. Ils avaient, néanmoins, trouvé assez de ressources pour emporter le cheval de Marie Jeanne Révélen, épouse Nédélec. Ce fût la dernière exaction commise par ces Allemands qui quittaient cette partie Nord de la commune. Ce n'était guère tôt, pensèrent unanimement les Pleybennois qui, à nouveau, sentaient souffler le vent de la liberté.



Un char Sherman vient de détruire un side car ennemi

Nacquit, dès lors, la grande espérance d'accueillir bientôt tous ceux qui demeureraient captifs en Allemagne. On n'en était pas encore là, parce que quelques Allemands se sont attardés Rue de Carhaix où à Kroas ar Poullou ils ont décidé de bâtir un barrage afin de stopper l'avancée alliée. Sont réquisitionnés, Henri Briand, Trémear Cloarec, Hervé Kerhoas, et même une femme Catherine Caugan, épouse Louarn, mère d'Alain, résistant courageux. Les Allemands avaient récupéré des barriques chez Hervé Kerhoas, des caisses de bière ect, pour constituer l'ouvrage, lequel fût piégé par des charges explosives. En fait le barrage s'avéra inutile puisque les occupants s'en étaient allés, précipitamment. Henri Briand, sectionna aussitôt, le cordon de mise à feu, avant d'entreprendre la démolition. Tout allait donc pour le mieux mais les riverains avaient frôlé le pire.

Et avant que tout n'entre dans l'ordre, des résistants, parmi lesquels quelques Pleybennois, vont arriver, en force, aux portes Sud de la ville. Ils avaient suivi une voie parallèle à celle empruntée par les Allemands, la vallée de l'Aulne et ses abords, que l'ennemi considérait d'intérêt stratégique négligeable. C'est ainsi qu'une force, composée de deux cent hommes, environ, s'installe dans les hangars agricoles de François Louis Le Roux à Kervalan Vras et d'Ambroise Vaillant, à Trobarec. Ils y avaient établi leur quartier général et profité du moëlleux des tas de paille pour se reposer et récupérer quelques forces après avoir beaucoup marché, lourdement chargés. Ils étaient en sécurité car un jeune garçon venait plusieurs fois par jour fournir des renseignements sur la situation en ville. C'est le commandant du groupe qui l'avait sollicité pour remplir cette mission. –« Va voir s'il y a des Allemands à Pleyben, un enfant passe inaperçu pour faire cette surveillance » lui avait dit cet homme au béret Basque. Et c'est avec joie, qu'au quatrième jour il vint annoncer la bonne nouvelle : les Allemands étaient partis, les résistants pouvaient investir la ville, sans combattre, acclamés par les

habitants heureux de ressortir les drapeaux tricolores qu'ils avaient cachés au fond de l'armoire, et de les fixer aux fenêtres. Quelques jours plus tard, à Kroas ar Gorreg , le petit informateur, qui avait grandi, avait remis aux résistants, son trésor de guerre, des caisses de balles qu'il avait, avec ses copains, volé à l'ennemi lorsqu'en rentrant de l'école, il se faufilait sous les camions dans le garage de la rue de Garsmaria, pour accomplir ses larcins. Comme récompense, il avait eu le droit de tirer quelques rafales de mitraillettes sur un vieux pommier, au grand désespoir de sa mère, alitée lors de la naissance de Jeanne, la première petite fille de la liberté à naître dans la commune. C'était le 21 Août 1944.



Les Américains, triomphalement accueillis

Il ne fallut pas attendre longtemps l'arrivée des troupes Américaines, dont les canons grondaient dans le lointain. Les premières jeeps et les blindés se rangèrent sur le parking Nord Est, au même endroit que les Allemands, quatre ans plus tôt. Tout Pleyben était présent pour témoigner sa gratitude à ces soldats de la liberté qui du haut de leurs chars distribuaient cigarettes, chewings gum et chocolat.

Chacun apprécia ce parfum de liberté qui, peu à peu, enveloppait les abords de l'enclos autour duquel le bruit des bottes avait cessé. Enfin les tractions avant, avec leur drapeau national, devenues le symbole de la résistance, circulaient, désormais au grand jour, comme à la maison. Dans une culture de la ferme de Rubuskuff, l'on découvre des mitraillettes posées contre les javelles de blé. Elles avaient été abandonnées là par des soldats qui avaient pris les jambes à leur cou pour fuir, à travers champs, en direction de Penguilly, afin de rejoindre le gros de la troupe, et sauver leur vie. Les Pleybennois qui avaient déserté le bourg pour

dormir à la belle étoile, dans la crainte de représailles meurtrières, pouvaient plier leurs couvertures et regagner leurs pénates. En toute sécurité. Il convient de noter l'action prépondérante du Docteur Normand, installé Rue de Carhaix. Il était devenu un personnage clé de la résistance. Il avait installé un émetteur- récepteur, dans un WC, au fond de son jardin à partir duquel il transmettait les messages vers Londres, et recevait des instructions qu'il faisait suivre par des agents de liaison. Les Allemands connaissaient l'existence d'une radio dans le bourg mais ils ne parvinrent pas à la localiser, malgré les nombreuses investigations visant à l'empêcher d'émettre et de priver les réseaux d'informations, alors qu'elle se situait à une cinquantaine de mètres de l'état major nazi.

Jean Normand, devint, à la fin des hostilités, le maire de la commune. Il y avait un autre émetteur chez Loulou Floch, près de l'église. Il ne fût pas repéré. Mais les investigations Allemandes avaient abouti à l'arrestation de Jean Motreff et de François Richou. Le premier fût innocenté mais le second fût déporté en Allemagne.

Une jeunesse combattante

La guerre n'était pas encore terminée, puisque les résistants avaient poursuivi leur progression en direction du Ménez Hom, où ils allaient participer à un terrible combat, parfois, au corps à corps, avant d'atteindre le sommet pour neutraliser la puissante pièce d'artillerie et déloger l'ennemi, embusqué dans les blockhaus. Ils avaient fait sauter le verrou qui bloquait tout passage vers la presqu'île, dont les portes s'ouvraient aux alliés. Mais ce fût au prix d'un coûteux sacrifice en vies humaines. Pleyben avait fourni un bon nombre de ses jeunes à la résistance parmi lesquels, Alain Louarn, Pierre Favénnec, Charlic Tromeur, Pierre Pouliquen, Jean Le Coz- Jean Pavec, Jean Le Searc'h, Jean Guéguen, Pierre Moulin, Hervé Riou, Yves Miossec, etc. tous des combattants de la première heure. D'autres, après avoir combattu sur différents fronts Finistériens, avaient rejoints la 1^e DFL (Division Française libre) Quatorze Pleybennois s'y étaient engagés dont : Jean Sizun- Yves Donnart- François Kerdévez- Jean Rannou- Nicolas Grall- Jean Riou- Pierre Rolland- Jean Louis Lallouet- Maurice Halléguen- Yves Coic- Lionel Le Guen- Julien Rolland- et Yves Le Page. Comme la plupart de ses collègues, ce dernier avait 20 ans, lorsqu'il quitta son emploi d'ouvrier agricole à Restavidan, pour rejoindre la clandestinité. Réfractaire au STO, il ne se sentait plus en sécurité. Il estimait qu'il était préférable de se mettre à l'abri, et que sa place se situait parmi ceux qui devenaient intouchables, sauf en cas de trahison, et il y en eut, hélas. Dès son arrivée au maquis il reçoit le baptême du feu sur le front de Landeleau.« Les forces étaient inégales, dit il, nous n'avions que nos vieux fusils pour lutter contre

les blindés. La confrontation fût meurtrière, mais nous avons tenu » conclut-il .Yves s'en tire sans dommage de cet enfer, et voit avec satisfaction arriver les Américains, avec lesquels il s'engage pour participer au long siège de la poche Lorientaise, dans laquelle les Allemands se sont repliés. Il rejoint, ensuite, la 1^e DFL.



Yves Le Page, ancien de la 1^e DFL



Yves devant son GMC

Il est affecté à la 101^e auto et fait la campagne Vosges-Alsace-Anthiop. Sa dernière mission le conduit à Nice où à bord de son GMC, il transporte les troupes sur le front d'Italie. Yves sera démobilisé trois mois avant ses camarades, parce qu'il avait précédemment combattu dans la résistance. Il est titulaire de la croix du combattant volontaire avec barrette et du diplôme d'honneur de porte drapeau, qu'il a rempli pendant une trentaine d'années. Avec Jean Sizun et Yves Coic, qui vit à Pont de Buis, Yves le Page est le dernier survivant de cette glorieuse odyssée, en ce début d'année .



A gauche, Yves Le Page, avec ses amis de la 101^e

Un héros : Marcel Bizien

Un autre Pleybennois va devenir le symbole de la jeunesse combattante. Marcel Bizien, domicilié à Lézalain en Pleyben, avait pour idéal la libération de son pays. Il n'a pas encore vingt ans, lorsqu'il contracte un engagement volontaire, mais avant de se mettre à la disposition des forces combattantes, il lui faut accomplir un véritable périple. Il avait quitté sa famille, accompagné de deux amis, Pierre Diraison, du bourg et François Brenaut, de Kergoz, mais leurs chemins se sont vite séparés. Marcel n'a qu'une idée en tête : rejoindre l'Angleterre, au plus vite, tant est grande son impatience d'en découdre et surtout, de se mettre à la disposition du général De Gaulle. C'est ainsi qu'il doit, dans un premier temps, gagner l'Espagne. D'Osséja, à la frontière, il écrit à ses parents pour les prévenir du passage d'Henri, pour percevoir une somme de 7.000 Frs, destinée à payer le passeur. Une semaine plus tard, il se trouve en Espagne. Marcel ne va guère

trainer sur place et arrive bientôt en Grande Bretagne. Ses parents sont inquiets jusqu'au jour où la BBC transmet le message : « Le grand BI est arrivé ». C'était son surnom. Au terme d'un court entraînement pour se familiariser avec l'armement, il est acheminé en Afrique où il accomplit un périple avec la 2eme DB : le Tchad, la Lybie, l'Egypte. En février 1944, il arrive au Maroc, où il embarque pour l'Angleterre. Il y subit un entraînement spécial en vue d'un débarquement sur les côtes Françaises. Il arrive à Utah Beach, près de Sainte Mère l'Eglise et participe aux durs combats de la campagne de Normandie.



Marcel Bizien



La dernière photo de Marcel



Marcel Bizien dans un défilé, et en médaillon

Le sergent Bizien, sur son Sherman piloté par Georges Campillo, reçoit l'ordre de faire mouvement sur Paris. Au passage il libère la ville de l'Hay les Roses, où il reçoit un accueil triomphal. Après un long et dur combat, il libère la prison de Fresnes. Il y découvre des soldats Allemands, enchaînés à leurs canons. Le 25 Aout 1944 il arrive à Paris, à la tête de sa colonne blindée, lorsque, place de la Concorde, il se trouve nez à nez avec un panzer nazi, un char « Panther » pesant 15 tonnes de plus. Face au combat qui s'annonce inégal, Marcel décide de lancer son Sherman, à 45 Km /h contre son rival. Le choc est terrible. Le char Français a eu le temps de tirer 4 obus de 75mm à bout portant. Le véhicule ennemi est en feu. Quittant sa tourelle, revolver au poing, Marcel va capturer les rescapés lorsqu'il est abattu d'une balle, traitreusement tirée par un sniper, de la fenêtre d'un immeuble donnant sur la place de la Concorde. Notre compatriote n'aura pas fêté la victoire, comme il avait tant souhaité dans les derniers propos tenus avec son compagnon de tourelle.

« Roger, dit il, ce soir on va se taper la cloche chez la bonne Bretonne »

« Que dis-tu Marcel »

« Je te dis que ce soir on va faire un gueuleton chez la bonne Bretonne ».

Marcel avait perdu la vie le jour même où les Américains et les résistants prenaient le contrôle de sa ville natale. C'était le 25 Août 1944.

Et chaque fois que l'occasion lui fût donnée, l'un de ses compagnons de route, Maurice Schuman, ancien ministre, n'oublia jamais d'évoquer sa mémoire et de le qualifier, d'homme et de combattant exceptionnel.

Marcel aura traversé la France, franchi des montagnes, sillonné des mers, labouré de ses chenilles les dunes de sable chaud d'Afrique, les plages Normandes, avant de retrouver Paris et, quelques secondes durant, le parfum de la liberté, juste avant de mourir, mission accomplie, promesse tenue. Au prix fort, à 23 ans. Cela m'amène à vérifier le terrible adage, « il n'y a rien de plus c... qu'une guerre ». Pourtant, beaucoup d'adolescents, exaltés, assoiffés de vengeance, pas encore en âge de porter les armes, auraient souhaité être des Bizien, histoire de casser du boche et d'éliminer quelques Huns, ces redoutables soldats Mongols enrôlés de force par le 3em Reich. Il y en avait un certain nombre dans notre commune, en 1944.

A Pleyben, Jean Yves Kerhoas et Marie Françoise Le Moal, ses neveu et nièce, conservent précieusement les documents et l'histoire de cette odyssée, afin de sauver la mémoire. Le sergent Bizien a été cité à l'ordre de l'armée, avec inscription au livre d'or de la 2^e DB, et a reçu la croix de guerre avec palme ainsi que la médaille militaire, à titre posthume.

Il repose en paix au cimetière de Pleyben et sur sa tombe une plaque de la ville de l'Hay les Roses, reconnaissante, rappelle son action libératrice. Une autre plaque a été posée à l'angle de la rue de Rivoli et de la place de la Concorde. Une promotion de l'école militaire de Saint Maixent, porte son nom, et dans sa ville natale, une rue lui est dédiée. Dans le film « Paris brule-t-il », Yves Montant tenait le rôle de Bizien. Il retrace, fidèlement, les derniers instants du Héros Breton.



Le char Douaumont de Marcel Bizien, exposé au camp de Mourmelon



Le char Allemand, éperonné par Bizien

Ici est tombé

Dans son ouvrage « Ici est tombé » préfacé par Bertrand Delanoë, Philippe Castetbon raconte sa rencontre avec Lucien Aublant, compagnon de route de notre compatriote.

- « Quand je l'ai rencontré, on a sympathisé, dit- il. On plaisantait beaucoup ensemble et on parlait de la France, bien entendu. Pour lui, la Bretagne c'était mieux que Paris, alors on se chamaillait un peu là- dessus. Moi je lui disais : Ecoute, toi tu sens le homard, moi je sens le métro. On était des amis, il nous arrivait de commenter la ligne d'une jeune fille, des trucs comme ça, comme des amis, comme des copains. Tout en restant dignes et respectueux. On était complices même si j'étais son aîné. C'était un camarade magnifique, adoré de nous tous, un beau jeune homme, qui aurait fait le bonheur de jolies Bretonnes.

De temps en temps il me taquinait et me disais : « toi, j'irai à ton enterrement ». Le pauvre, j'en parle encore soixante ans après, de ce jeune qui avait 23 ans, un héros, on peut dire, car il a laissé sa vie. Je le vois toujours, dans ma tête, comme il était avant de mourir, toujours aussi jeune, sympa. Pour moi c'était un ami, un frère. La plaque Bizien, pour moi, c'est important car elle est tout ce qui me reste de cette journée.

A Paris, c'est mon lieu de pèlerinage quand je passe à la Concorde, je vais me recueillir. La première stèle, je la trouve les yeux fermés. Il ne se passe pas une année sans faire de pèlerinage, au terminus de la rue de Rivoli.



La plaque en l'honneur de Bizien ,place de la Concorde. Le « terminus » comme l'appèle Lucien Aublant

L'épisode du 25 Août rivalise dans ma mémoire avec nôtre défaite face à l'invasion Allemande en 40 et avec nos séjours en cellule. Il y a beaucoup de choses qui rivalisent d'intérêt et de misère. Mais de perdre un ami un jour de fête comme la libération, c'est surtout ça qui a été le plus dur. La mort de Bizien a eu une influence sur ma vie, dans le sens ou je me suis dit : il est mort pour rien. Il est mort pour la France, mais c'est une mort bien inutile parce que le monde ne change pas pour autant. C'est toujours la loi du plus fort, toujours la monnaie qui l'emporte et gagne toutes les guerres. J'ai toujours la même amitié pour lui, mon admiration, bien entendu, parce qu'il a fait le sacrifice de sa vie pour la France. A mon avis, quand même, il n'est pas mort pour rien. On savait qu'on vivait au jour le jour, voilà ce qui nous unissait. Je garde son image, je le vois toujours, c'est toujours le même. Il reste présent dans mon esprit, j'efface la mort par ces souvenirs. Je pense à lui, souvent, je revois Bizien, comme si c'était hier ».

Comme Marcel, d'autres Pleybennois ne sont pas revenus dans leurs foyers. Leurs noms sont gravés sur le monument aux morts, près de ceux qui avaient perdu la vie au cours de la grande guerre. Il s'agit de : Pierre Baron, Quillien Troélo - Mathurin Cévaër, Bourg - Pierre Jean Favénec, Bourg - Jean Marie Cornec, Lannélec - Hervé Gourvest, Kérasquer - Pierre Marie Jandron, Bourg - Jean Labous, Bourg- Hervé Lanniel, Bourg- Louis Henry, Lanvézennec - Jean Louis Le Baut, Marjégou- Jean Louis Le Berre, Bourg- Hervé Le Borgne, Menont- Emile Le Pape, bourg- Sébastien Morvan, Ty Sall - Jean Louis Omnès, Kerflous - Yves Marie Le Page, Gare - Germain Paris, Pen Crann- Jean Quélen, Pont Coblant- Jean Louis Quéré, Ferzou- Yves Rannou, Le Crann- Pierre Salaun, Marros Cozien- Jean François Toutous, Lanvézennec- Louis Saliou, Penhoat. Tous morts au combat. A

cette liste, il convient d'ajouter, Victor Lecomte, comptable, domicilié à Pleyben, dont le décès a été notifié par le tribunal civil de Brest. Victor, matelot tailleur, était mort pour la France lors de la disparition du croiseur « Pluton », le 13 septembre 1939, dans le port de Casablanca. Tous ces hommes se sont battus, ont sacrifié leur vie, pour défendre leur pays, et rétablir la liberté, afin que les jeunes générations puissent marcher, la tête haute. Nous leur devons le plus grand respect et toute nôtre gratitude. Soyons en fiers. N'oublions pas.

Un peu plus de soixante ans après cette guerre mondiale, les passions, les déchainements de violence se sont apaisés. Mieux tous les antagonistes se sont réconciliés et militent ensemble, au sein de l'Union Européenne, au renforcement de la paix, à l'amitié et au bien être des peuples. Puisse ce mot « guerre » être, à tout jamais, banni du vocabulaire, que les peuples et les jeunes générations vivent heureux en ce monde, et s'épanouissent dans la quiétude de la paix retrouvée.



Tous rassemblés pour honorer les braves

Un maire dans la guerre

La guerre n'est pas encore terminée et un certain nombre d'évènements vont ressurgir. C'est ainsi que l'on apprend la disparition d'un colonel de l'Abwehr, le parent de la famille D'Amphernet, anti Nazi il a contribué selon ses moyens à assouplir, à l'égard de la population Pleybennoise, les rigueurs de l'occupation. Compromis dans le complot du 20 juillet 1944, contre Hitler. Il est rappelé à Berlin. Il est condamné à mort par pendaison et immédiatement exécuté. En 1973, M. D'Amphernet s'était vu conférer le titre de maire honoraire en reconnaissance des services rendus à la population, au péril de sa propre vie. En fin de séance, il avait sollicité la parole pour remercier les élus de leur confiance. Ce fût pour lui, l'occasion de dévoiler la grande satisfaction de son mandat, sous forme d'un compte rendu d'une convocation devant le colonel des SS, en poste à Pleyben, dans la maison Le Breton, au 22 place Charles De Gaulle, réquisitionnée pour héberger les états majors. Les faits s'étaient déroulés en mars 44. Alors qu'il arrive à la mairie, vers 10h 30, son secrétaire Jean Join lui dit : « Monsieur Le Maire, le colonel vous prie d'aller le voir dès votre arrivée ». « J'allais donc de la mairie à la maison Le Breton. Le colonel m'introduisit, lui-même, et dans son bureau, seul avec lui il me dit »- « Monsieur Le Maire, un incident très grave a eu lieu cette nuit sur le territoire de votre commune. En face d'un lieu appelé Trésiguidy, quatre soldats Allemands, dont un brigadier, en service commandé de patrouille, ont été attaqués par des terroristes, ligotés, mis dans le fossé, leurs armes enlevées. Vous comprendrez que l'armée Allemande a subi un outrage qu'elle doit relever. En conséquence, Monsieur Le Maire, je vous donne l'ordre de convoquer, pour demain, à midi, tous les hommes de 18 à 45 ans, de la commune, devant la mairie. Nous choisirons ceux que nous enverrons en Allemagne, et ceux que nous prendront pour les travaux de TODT (fortifications) ». Je dis alors « Monsieur Le colonel, il n'y avait pas de gens de Pleyben parmi les auteurs du coup de cette nuit »

-« Comment le savez vous? »

Sans répondre directement, car je voulais gagner du temps, j'assurais de nouveau, qu'aucun Pleybennois n'était présent « je m'en porte garant. Les jeunes de Pleyben ne peuvent être considérés, sans preuves, comme les auteurs de ces incidents ».

Alors devant cette affirmation, il me regarda sans parler. Puis, il prit, enfin, la parole. -« Alors, vous vous portez garant, eh bien je vais vous proposer ceci : Je vais, d'accord avec mes collègues de Châteaulin faire une enquête. Et si cette enquête prouve qu'il y

avait des hommes de Pleyben dans le coup, je vous tiendrai personnellement responsable, et en tant que maire, responsable. Acceptez vous ? »

-« Oui Monsieur le Colonel ! mais, en contre partie, je demande qu'il soit entendu qu'on n'inquiètera pas, ni demain, ni après, les jeunes de Pleyben »

- « C'est entendu Monsieur Le Maire »

-« Donc, repris-je encore, les hommes ne seront pas convoqués demain » ?

- « Non, Monsieur Le Maire »

- « Alors quelle garantie aurais je, que quoique j'accepte la responsabilité à mes risques et périls, on inquiètera pas les jeunes » ?

-« Ma parole d'officier Allemand, M. Le Maire. Vous pouvez vous retirer.

ne dites rien de cela, je vous ferais appeler sous huitaine ».

Alors je saluais et sortis. Assez peu fier. Et je ne dis rien à personne.

Huit jours plus tard, Jean Join me dit que le colonel m'attendait dès mon arrivée.

Je repris le chemin de la maison Le Breton, et j'avoue que j'étais assez inquiet. Je fus reçu, comme huit jours plus tôt par le colonel. Celui-ci, debout, me regarda avec une intensité qui ne me fut pas agréable. Et puis, il me dit

-« Monsieur Le Maire, l'enquête n'a pas réussi à fournir l'identité des auteurs de l'attaque terroriste. Alors vous êtes libre de votre responsabilité. »

Je répondis : « Monsieur Le Colonel, il est entendu que les jeunes de Pleyben sont compris dans cette libération, qu'ils ne seront inquiétés d'aucune façon, et ne sauront rien. »

-« Monsieur Le Maire, je tiendrais ma parole. Et je considère l'incident comme clos. Vous pouvez disposer »

Alors je pris le bouton de la porte pour sortir. A ce moment le colonel me dit, en bon

Français : « Monsieur Le Maire, vous avez une sacrée veine »

Très soulagé pour moi et pour ma commune, je retournais à la mairie, sans dire quoique ce soit, car je me disais que personne ne croirait une telle histoire et qu'on m'accuserait de vantardise. C'est alors que j'eus une chance, quasi miraculeuse, sans laquelle jamais rien n'aurait transpiré de cette péripétie. Quant à la première visite

au colonel, il y avait quelqu'un dans la maison dont on ignorait à cet instant la présence. Ce quelqu'un me voyant arriver dans la maison, se dit « voilà Monsieur Le maire qui vient voir le colonel, je vais tâcher d'entendre ce qui va se dire, sans qu'on le sache ». Cet homme s'appelait Alexis Dumont, qui avait été envoyé par son père pour faire quelques raccords de peinture, à la demande du colonel. Il se cacha donc, de façon à pouvoir entendre et assista donc au tragique dialogue. Alors, quand une personne par vengeance personnelle voulut me causer des ennuis,

Alexis dit-« comment on veut embêter le maire qui a offert sa liberté et peut être sa vie pour sauver les jeunes de Pleyben de la déportation ? C'est injuste. »

Et il vint, avec courage et loyauté, raconter ce qu'il avait entendu. Il le fit sous la foi du serment, par écrit, et oralement.

« Alors Messieurs les conseillers, je tenais à vous dire, puisque vous voulez me conférer une si belle distinction, que c'est l'honneur de ma vie d'avoir contribué à écarter de nôtre population, un danger peut être mortel pour les jeunes. Je fus le doyen de vôtre assemblée après en avoir été le benjamin en 1919, et le titre que vous me conférez sera pour moi l'honneur de ma carrière, longue et souvent dure, entre 1940 et 1944, au service de cette belle commune. Merci de tout cœur. »

Monsieur D'Amphernet fût l'un des premiers maires à bénéficier de l'honorariat. Durant l'occupation, il avait donné l'ordre à son personnel administratif de favoriser la confection de faux documents d'identité, de ravitaillement. D'ailleurs tous les bénéficiaires l'ont confirmé par des attestations, légalisées sur papier timbré. Incontestablement, Michel D'Amphernet fût un bon et efficace maire, au service de tous. Il était officier dans l'ordre de la légion d'honneur. Il avait quitté ce monde en 1987, mais son souvenir est resté gravé dans la mémoire des anciens qui n'ont eu qu'à se louer de son attitude devant l'ennemi.

Yves Fitamant

Les Sources

- **Service historique de la défense nationale**
- **Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives**
- **Archives de la mairie de Pleyben**
- **Section locale de l'Union Bretonne des combattants**
- **Témoignages d'Anciens du STO**
- **Vécu personnel de l'occupation**
- **Extrait de « Ici est tombé » de Philippe Castetbon**
- **Remerciements à Pierre Morio, Raymond Théotec, Yves Le Page,
Michel d'Amphernet, Roger Robin, Jean Yves Kerhoas, André Favénnec ,
Laurent Jamet, Louis Le Séac'h, Henri Briand, Yann ar Moulin et Yvon Crenn
pour leurs témoignages et leurs documents, ainsi que le service accueil de la mairie
pour son aide.**

Edition : Mairie de Pleyben